



Marges

Revue d'art contemporain

11 | 2010

Valeur(s) de l'art contemporain

Bettina Rheims et Serge Bramly, « Rose c'est Paris »

8 avril-11 juillet 2010, Bibliothèque Nationale de France, Site Richelieu,
Galerie de photographie

Camille Paulhan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/480>

DOI : 10.4000/marges.480

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2010

Pagination : 150-151

ISBN : 978-284292-262-7

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Camille Paulhan, « Bettina Rheims et Serge Bramly, « Rose c'est Paris » », *Marges* [En ligne], 11 | 2010, mis en ligne le 15 octobre 2010, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/marges/480> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.480>

© Presses universitaires de Vincennes

Bettina Rheims et Serge Bramly

« Rose c'est Paris »

8 avril-11 juillet 2010

Bibliothèque Nationale de France, Site Richelieu

Galerie de photographie

La Bibliothèque Nationale de France a choisi Bettina Rheims pour sa grande exposition du printemps 2010. L'ensemble de photographies exposées sous le titre « Rose c'est Paris » repose sur un argument qui semble issu des pires romans-photos du magazine *Nous deux* : une jeune fille recherche sa jumelle dans les rues de Paris. Les photos en noir et blanc nous font déambuler dans un Paris qu'un guide touristique aurait presque honte de présenter ainsi, de la tour Eiffel au Sacré Cœur en passant par les plus mauvais clichés de la ville : Moulin-Rouge, tables de cafés, et surtout beaucoup de dentelle, de bodys, de guêpières et de cheveux dans le vent. Pourtant, les différents

entretiens menés par l'artiste ainsi que les textes que l'on avait pu lire sur l'exposition nous promettaient tout autre chose : une présentation de photographies aux accents « surréalistes » et duchampiens. Tout un programme, donc, qui s'évanouit à la vue des premières photographies. Le surréalisme se voit réduit à quelques motifs — Fantômas et une femme chauve — et techniques — surimpressions et jeux de miroirs à gogo. Quant à Duchamp, mis à part le titre faisant référence à son alter-ego (mais cette fois-ci sans aucun humour ni second degré), on retrouve çà et là une pissotière-bidet, un joueur d'échecs et un *Étant-donnés...* épilé à la brésilienne. Et Clovis Trouille se

retournerait probablement dans sa tombe de voir ses « peintures idiotes » et joyeuses ici grimées dans des mises en scène académiques. Rien de très réjouissant en effet dans ce débordement de femmes nues et à demi-nues, petites, grandes, grosses, minces, décoiffées ou pas, dans tous les cas irréprochables. Il n'y a rien de « trash » dans les photographies de Rheims — contrairement à ce que pouvait laisser entendre Fabrice Bousteau dans le supplément de *Beaux-Arts magazine*. Un œil dégoûlant d'eye-liner, une mannequin obèse en porte-jarretelles et cinq punks beaux comme des modèles de Jean-Paul Goude n'ont jamais transformé la photographie la plus consensuelle en photo « trash ». Au lieu de cela, baguettes de pain et accordéon joué par des musiciens aveugles sont au rendez-vous, côtoyant les fantasmes sexuels les plus éculés, du triolisme SM au lesbianisme de femmes éperdues et à moitié nues en manteau de fourrure posant sur un quai de gare vide ou sur le canapé d'un appartement de ministre du 7^e arrondissement. Chez Rheims, la femme attend — les yeux dans le vide si possible la main pendante — son sauveur (souvent un bellâtre un peu trop âgé). Les connotations érotiques sont d'un ennui parfait, de la femme-enfant suçant avec délice un revolver à la grotte humide qui suinte (on ne fera pas de dessin).

Et encore, s'il n'y avait que les photographies, passe encore. Mais il y a aussi le travail de Serge Bramly. Toute aspiration à sauver les perruques blondes, les chandeliers, les talons hauts et les loups noirs s'évanouit dès les premières images du film. Trois projections nous le présentent dans l'exposition, au cas où on n'aurait pas voulu s'arrêter dès la première salle. L'espoir d'imaginer tous ces modèles avachis après déclenchement de l'appareil disparaît avec ce film qui retra-

ce l'histoire de la jeune Rose à travers les différentes photographies de l'exposition, dont les séances de pose ont été filmées. Une voix off douceuse accompagne ce film autoritaire qui nous montre ce qu'il y a à regarder dans le reste de l'exposition.

Il n'y a malheureusement pas grand-chose à sauver de la proposition de Bettina Rheims, d'une monotonie affligeante si ce n'est quelques beaux portraits convenus de vedettes. Comment la BNF a-t-elle pu s'engager dans une proposition aussi indigente qu'indigeste ? La faute peut-être au mécène... Champagne !

Camille Paulhan